

indécis et incertain, et se refuse à formuler clairement sa doctrine. Le côté droit de l'école est franchement théiste, et prétend même être orthodoxe, en prenant ce mot dans le sens qu'il a dans l'église chrétienne. Mais, à notre avis, les premiers ne sauraient se maintenir à la longue dans leur vague justemilieu, et les derniers ne font que se tromper eux-mêmes sur la portée de leurs principes. Le côté gauche représenté par Strauss, et qui admet une doctrine franchement panthéiste, est seul conséquent.

Ce n'est qu'en suivant la méthode psychologique et française, en pénétrant dans la profondeur de l'âme humaine, en interrogeant non point la raison seule, mais l'homme tout entier, son sentiment intime, son cœur, ses besoins les plus cachés, que l'on peut trouver les fondements de toutes ces croyances logiquement absurdes et inconciliables. C'est seulement ainsi que l'on peut les expliquer toutes, en démontrant l'origine et la nécessité, et forcer la logique à les admettre simultanément malgré leur opposition. C'est en vain que le raisonnement les attaque : leur certitude reste inébranlable, car elle est fondée sur une base solide, la psychologie.

En Allemagne, le représentant le plus décidé de la méthode logique et du panthéisme qu'elle enfante nécessairement est donc Strauss. Dans sa *Vie de Jésus*, publiée pour la première fois en 1835 et 1836 (traduite en France par Littré), il part de la supposition admise *a priori*, que les faits sans nombre qui, par leur ensemble composent l'histoire sont essentiellement de même nature. Il s'en suit qu'aucune histoire particulière ne peut être regardée comme divine et miraculeuse dans un sens particulier et exclusif. Les miracles sont donc impossibles. L'auteur les considère comme un tissu de traditions et de mythes. Le chapitre philosophique qui termine le livre est devenu célèbre. L'auteur s'y efforce de rétablir à l'aide de la philosophie hégélienne, ce que sa critique a